



Jusqu'à ce que vie s'en suive...

« Nous n'essaierons pas de doter les oisillons d'ailes factices pour les précipiter trop tôt hors du nid. Nous laisserons patiemment les plumes fleurir et s'épanouir, assurés que nous sommes que l'envol viendra immanquablement, au moment voulu, naturel et puissant. »

C. Freinet (La méthode naturelle)

Quand je voulus toucher à la musique, on m'avertit qu'il fallait d'abord l'apprendre, monter la « dame » do-ré-mi, la descendre do-si-la, enfler et diminuer, filer, mesurer, battre, compter et progresser.

On portait ensuite à ma connaissance qu'il y avait de grands musiciens. Ils étaient tous morts, d'ailleurs, sauf peut-être un ou deux que l'avenir seulement reconnaîtrait. Il n'en restait donc que des moyens ou des petits. Le centre de cette culture si rare et suprême qui m'ébahissait devait se trouver à Paris car les imprimés de musique, les livres de ceux, poètes et savants qui en parlaient en connaissance de cause et en avaient découvert les lois qu'on enseignait même dans une école, portaient tous écrit : Paris.

Je me contentais d'œuvres à ma portée, clandestines pour tout un tas de raisons, aussi bonnes les unes que les autres et que j'ai depuis de bonnes raisons de juger détestables.

Nous faisons de la musique avec des copains dans une « remise » : Jean, Yéyé, Jeannette, Moineau, une casserole, un sifflet, un harmonica, une boîte de sardines.

L'instrument le plus convoité avec le sifflet modulateur, c'était la boîte à gaufres, pièce unique, très

difficile à trouver et fascinante par toutes ses possibilités sonores.

Yéyé, qui allait au catéchisme, en avait profité pour nous rapporter des pages de musique imprimée qu'il distribuait au début des séances auxquelles je fus admis avec une gravité impressionnante. J'en restai muet d'abord, admirant comment les autres déchiffraient la musique. Mais Moineau regardait en l'air trop souvent et je me demandait s'il savait tout ça par cœur ou si...

Je me lançai, tremblant qu'on ne me repousse, tâtonnant avec timidité et frayeur à la rencontre de mes copains. Yéyé me cria : « oui ! » et je vis que personne ne lisait la musique et qu'on pouvait y aller. On y allait de bon cœur. Je pénétrais dans un cercle supérieur vers un point central et chaud où nous tendions de tous nos gestes, bien au-delà des signes ordinaires. On écoutait jusqu'à deviner, prévenir, donner un écho fulgurant. On écoutait jusqu'à ce que le moindre signe nous devienne sensible et significatif, jusqu'à l'âme.

Longtemps après, cela sonne encore à mes oreilles...

... J'avais abandonné cela au bazar de l'enfance quand je montai à dix-huit ans, à Paris, écouter de la vraie musique vivante que des enregistrements exceptionnels, des émissions radiophoniques et la lecture m'avaient révélée quelques années auparavant. Je m'assis sagement à l'Opéra-Comique, sous l'obscurité envoûtante qui se tissait autour de la scène de Pelléas et Mélisande.

Mais je n'eus pas de chance. Ces gens lisaient la musique sur de grands papiers et ne s'écoutaient que du bout de l'oreille. Ils ne s'écoutaient pas. Ils n'écoutaient pas les chanteurs. Ils n'écoutaient pas cet espace prodigieux où de Bussy s'est avancé en « écoutant beaucoup plus » comme dit sa fille à Cortot. Ils dressaient seulement autour de ce monde un mur de sourds.

Ils avaient les voix, les instruments les plus achevés de notre siècle et de notre planète, ils avaient l'art et la science consacrés, ils savaient lire, la salle comble tournée vers eux dans l'ombre, mais jamais de cette abondance qui éclatait de tous côtés, de cette faveur des circonstances ils ne firent naître un grain de poésie. Il ne tomba aucune étoile sur Pelléas.

Je sais, les soirs se suivent et ne se ressemblent pas. Mais ce n'était pas de la musique et je compris que ce qui me le montrait trop clairement était cette expérience vécue avec mes copains de la remise où nous écoutions jusqu'à ce que vie s'en suive, jusqu'à ce que quelque chose passe entre nous.

Parce que si nous n'avions su cela de toute notre conscience, de tous nos actes, sans en expliquer les principes bien fondés aux pédants, aux philosophes et aux snobs, nous n'aurions pas fait de musique digne d'une oreille de pédagogue, ni d'un autre connaisseur, mais nous aurions fait seulement un peu de bruit pour nous amuser.

*P. Delbasty
(extrait de L'Éducateur n° 14
d'avril 1974)*